

**LAURENT GRAFF**

# LE CRI

**LE DILETTANTE**



Laurent Graff

*Le Cri*

le dilettante

19, rue Racine

Paris 6<sup>e</sup>

**Couverture : V.P.C.**  
**© le dilettante, 2006**  
**ISBN 978-2-84263-254-0**

*À Mia*



Avec l'arrivée de Dean Moriarty commença  
le chapitre de ma vie qu'on pourrait baptiser  
«ma vie sur la route».

JACK KEROUAC,  
*Sur la route.*

Alors si tu croises un enfant qui demande  
Où va tout le blanc quand la neige fond ?  
Dis-lui que ça fait gonfler les torrents  
Que ça fait souffler le vent  
Pour emporter plus loin  
Trop loin tous les gens.

RENAUD PAPILLON PARAVEL,  
*Le vent décime.*



## Un

Il y a de moins en moins de voitures. Hier, j'ai encaissé quatre cents passages. Les gens ouvrent à peine leur vitre pour payer. Ils grimacent derrière leur carreau, ils ont le visage tout froncé. Ils repartent sans un mot, ni merci ni au revoir. Le péage, ce n'est pas vraiment l'endroit pour faire la causette, mais il y a un minimum.

Ça fait sept jours d'affilée que je travaille. D'habitude, j'accomplis des vacations de trois ou quatre jours, pas plus. Il manque du personnel ; les gens restent chez eux. J'ai essayé de joindre

Calo plusieurs fois, ça ne répond pas. Il n'est pas venu depuis lundi.

Aujourd'hui, nous ne sommes que deux sur toute la barrière de péage, deux guichets ouverts. Heureusement, il y a les *cartes de paiement* et le *télépéage*. Mais pour aller pisser, ce n'est pas commode. Cela dit, vu l'affluence en ce moment, un seul guichet suffirait presque.

Je ne me plains pas. En vérité, j'aime mon travail. Dans ma cabine de péage, dressé au milieu du trafic, assistant au défilé des véhicules, j'ai le sentiment d'occuper une place privilégiée, d'être au premier rang du spectacle. L'autoroute déroule devant moi sa longue théorie d'usagers comme une frise sans fin retraçant le passage de chacun. Le débit varie, de l'effervescence des départs en week-end au calme des jours de la semaine, de la ruée vers le soleil à la sérénité des nuits, l'autoroute suit le cours de la vie. Dans ma loge de verre, j'en observe l'écoulement avec plaisir ; je jouis d'une vue imprenable.

J'ai croisé des millions de visages. Je me souviens de quelques-uns, comme des balises marquant un chemin. L'humanité entière a défilé sous mes yeux dans le cadre d'une vitre baissée ou d'une visière relevée. On m'a dit bonjour des centaines de fois par jour ; des mains se sont tendues vers moi par milliers pour la transaction du péage ; on m'a remercié dans toutes les langues. Qui peut se prévaloir d'un tel aperçu du monde ?

J'écoute la radio. Juste un fond. J'ai découvert dernièrement une station, qui ne dit pas son nom, qui diffuse de la musique en continu, des standards des années 1940, Bing Crosby, Frank Sinatra, Nat King Cole. C'est agréable. Une voix annonce les titres. Certaines chaînes ont totalement cessé d'émettre. Les gens n'écoutent plus la radio.

Je suis triste pour Calo. En quinze ans, c'est le seul collègue avec qui j'ai vraiment sympathisé. Avant de travailler à la SANEF, il était à la DDE. Il s'est fait

virer pour vol de panneaux. Il a toujours eu la passion des panneaux, depuis tout petit. À dix ans, il connaissait par cœur le code de la route. Il a d'abord collectionné les panneaux en modèles réduits. Il les rangeait soigneusement par familles dans une vitrine fermée. Pour compléter sa collection, il en fabriquait lui-même, en carton ou en bois léger, du plus courant au plus rare, depuis l'universel *sens interdit* jusqu'à la *traversée de kangourous* des bords de route australiens. Parfois, il s'essayait à la création de panneaux inédits, comme le *danger, risque de SDF*, ou le *parking souterrain réservé aux femmes*. Pour ses quinze ans, il reçut en cadeau l'*interdiction de dépasser* grandeur nature, que son père avait déboulonné pour lui en catimini au milieu de la nuit. Alors, à l'exemple de son père qui, bientôt, regretta son geste, il a commencé à sortir la nuit armé d'une clé à molette, et a rapporté clandestinement des panneaux volés, qu'il cachait

sous son lit. Sa mère s'est souvent demandé d'où lui venait cette passion. Calo tentait de lui expliquer qu'il trouvait les panneaux beaux, d'une beauté simple et évidente. Leur puissance symbolique et cognitive en faisait à ses yeux des objets impérieux, incontournables, incontestables. Il était intarissable sur le sujet. Le *sens interdit* était de loin son préféré. C'était pour lui la star des panneaux, une icône, la Marilyn Monroe des bords de route, une réussite emblématique d'une efficacité impérative inégalée. « Regarde-moi cette sobriété, cette perfection ! Un trait blanc horizontal sur un fond rouge dans un cercle : il n'y a pas mieux ! »

C'est curieux, les collections. Quand j'avais six-sept ans, je collectionnais les moutons. Les moutons : ces amas de poussière en flocons qui se forment le long des plinthes ou sous les meubles. Je les conservais dans des boîtes compartimentées que je fabriquais moi-même.

Lorsqu'elle faisait le ménage, ma mère me les gardait. Il existe toutes sortes de moutons, composés de poussières très différentes selon l'endroit où ils se nichent.

Je côtoie assez peu mes autres collègues. Ils tournent beaucoup, d'un péage à l'autre, entre la gare de Coutain et les différentes sorties de la région. Moi, j'ai demandé à rester ici tout le temps, à la barrière ; ça m'a été accordé. Les collègues préfèrent travailler aux sorties, c'est plus tranquille. Il paraît que certaines sorties sont aujourd'hui condamnées, faute de personnel. Les gens doivent aller plus loin.

Un type se tenait la tête à deux mains, tout à l'heure, dans sa voiture. Il geignait. Il m'a tendu avec difficulté son argent, recroquevillé sur son siège, grimaçant. Je lui ai rendu sa monnaie, mais il a fait tomber les pièces au pied de son véhicule. Il n'est pas descendu pour les ramasser. Il est reparti en roulant doucement, puis a

accélééré d'un coup. Je l'ai regardé s'éloigner irrémédiablement.

\*

Le péagiste qui était hier à mes côtés n'est pas venu ce matin. Dans l'autre sens, vers la province, seuls les *cartes de paiement* et le *télépéage* sont en service ; il n'y a personne en cabine. Pour l'instant, ça semble suffire. Je n'ai vu aucun automobiliste bloqué, personne ne s'est plaint. Ma foi, si ça peut continuer comme ça ! Il faut dire que l'affluence s'est encore sérieusement réduite. Je n'ai enregistré qu'une cinquantaine de passages. Les visages sont de plus en plus torturés. Une femme était en pleurs et gémissait de douleur. J'ai ouvert la barrière et elle a crié en levant les yeux vers moi : « Aidez-moi, je vous en supplie ! C'est insupportable ! » Puis elle a poursuivi son chemin.

J'ai aperçu au bureau un technicien chargé de la maintenance des automates.

Une voiture de service aussi, une patrouille vraisemblablement, est passée. Il reste encore quelques employés sur l'autoroute.

En prenant ma caisse ce matin, j'ai constaté qu'on n'avait pas touché à la recette de la veille. Tous les soirs, je refais mon fond de caisse et je calcule le produit de la journée, que je dépose au bureau dans une petite sacoche fermée avec mon ticket de compte. J'ai retrouvé le tout tel que je l'avais laissé, à la même place. Personne n'est venu collecter les fonds.

Quand Calo est entré à la SANEF, il s'est arrangé pour que la direction n'apprenne pas les raisons de son licenciement à la DDE. Si l'on avait su pour le vol de panneaux, on ne lui aurait jamais confié la responsabilité d'une caisse. C'est qu'ils font une enquête! Je ne sais pas comment il s'est débrouillé, mais ça a marché.

J'ai toujours travaillé au péage. J'ai répondu à une annonce de recrutement de la SANEF et j'ai passé les tests avec

succès. Mais ce n'est pas le hasard qui m'a conduit là. Lorsque nous partions en vacances, l'été, avec mes parents, j'étais fasciné par ce long fleuve de bitume qui emportait les automobilistes, cette bande régulière et lisse qui se déroulait à l'infini sous nos roues. L'autoroute m'apparaissait comme un monde irréel enclavé dans le paysage, une création métaphorique, jubilatoire, un parc d'attractions, parfaitement organisé, avec ses aires de repos, ses restaurants, ses animations, ses stations-service, ses péages. On entrait sur l'autoroute comme dans un jeu, allègrement ; de discrètes clôtures en délimitaient le territoire ; le parcours était fléché et balisé selon des codes de couleurs. On pique-niquait à midi sur des tables en bois, entourés d'autres joueurs. Chacun livrait sa partie à son rythme. On quittait l'autoroute en fin de journée, vainqueur et fatigué.

Quand je dis à mes collègues que j'aime mon travail, que j'y suis heureux,

ça les fait doucement rigoler. Eux n'arrêtent pas de rabâcher qu'ils en ont marre de ce putain de boulot de merde. Je les évite, je ne participe pas aux conversations. En fin de compte, je ne suis pas plus mal, seul, à présent.

Dans l'après-midi, une conductrice s'est arrêtée et, avec une expression embarrassée, a annoncé : « Je suis désolée, je n'ai plus d'argent. Impossible d'en retirer au distributeur. Et en plus, je n'ai pas pu récupérer ma carte de crédit. Je ne peux pas vous payer. » Outre qu'elle était contrariée par cette minuscule histoire, elle avait un air profondément triste et préoccupé, les traits tirés, elle semblait fatiguée par des heures de veille anxieuses. « Comment peut-on faire ? », a-t-elle demandé.

Elle s'appelle Joras. Nous avons rempli une fiche d'exception. En général, on réserve cette procédure à quelques cas particuliers, voitures officielles, convois militaires, visiteurs exceptionnels. Je lui

ai remis un exemplaire et j'ai conservé les deux autres volets. Elle m'a remercié avec un sourire. J'ai levé la barrière. Elle m'a lancé un petit signe amical de la main et elle a continué sa route. Elle travaille non loin de là, dans un bureau.

\*

Calo est étendu par terre dans son salon. Il se tient la tête à deux mains, la bouche béante et les yeux exorbités, figés dans l'horreur, fixant le plafond. Une multitude de panneaux de toutes sortes tapissent les murs de bas en haut ; d'autres sont montés sur des pieds et encombrant la pièce. Dans son agonie, Calo a dû en renverser, en précipiter quelques-uns au sol. Son corps gît entre une *chaussée glissante* et un *stationnement interdit*. Toutes les routes se croisent ici. Chaque panneau ouvre une route comme une clé ouvre une porte. On s'attend à voir surgir quelque véhicule

immanent, traverser un piéton de l'air. On croirait entendre la rumeur du trafic, une sirène d'ambulance quelque part au loin, le souffle d'un poids lourd, le rugissement fugace d'un deux-roues. Les murs renferment une civilisation évanouie dont il ne reste plus que la signalisation, seul vestige d'un monde pompéien encore retentissant. Dans son attitude de supplicié, foudroyé dans la douleur, Calo fait figure d'icône, image emblématique de l'homme en proie à la souffrance et à la mort.

Deux voitures et une moto sont passées. Le premier automobiliste s'est arrêté juste avant la barrière, il s'en est fallu de quelques millimètres qu'il ne la défonce. Je n'ai pas revu de technicien de maintenance ; quant aux gendarmes à moto attachés au péage, qui interviennent en cas de problème, ils ont déserté les lieux depuis plusieurs jours, apparemment. J'aurais été bien embêté. L'homme a été contraint de sortir de sa voiture

[www.ledilettante.com](http://www.ledilettante.com)

CE 217<sup>e</sup> TITRE DU DILETTANTE A  
ÉTÉ ACHÉVÉ D'IMPRIMER À 2 222 EXEM-  
PLAIRES LE 15 JUIN 2006 PAR L'IMPRIMERIE  
FLOCH, À MAYENNE (MAYENNE). IL A  
ÉTÉ TIRÉ, EN OUTRE, 13 EXEMPLAIRES SUR  
VÉLIN PUR CHIFFON ÉDITION, NUMÉROTÉS  
À LA MAIN. L'ENSEMBLE DE CES EXEM-  
PLAIRES CONSTITUE L'ÉDITION ORIGINALE  
DE «LE CRI», DE LAURENT GRAFF.